

**Revue  
de l'Institut  
de sociologie**

## **Revue de l'Institut de Sociologie**

**86 | 2016**

**Retour sur Pierre Bourdieu et hommage à Henri Janne**

---

### **Sur la mort d'Henri Janne**

Tombeau pour le prince de Sérendip

**Claude Javeau**

---



#### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ris/386>

#### **Éditeur**

Université libre de Bruxelles - ULB

#### **Édition imprimée**

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 61-64

ISSN : 0770-1055

#### **Référence électronique**

Claude Javeau, « Sur la mort d'Henri Janne », *Revue de l'Institut de Sociologie* [En ligne], 86 | 2016, mis en ligne le 23 juillet 2019, consulté le 24 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ris/386>

---

Revue de l'Institut de Sociologie

# Sur la mort d'Henri Janne

## Tombeau pour le prince de Sérendip

*Claude Javeau*

Professeur émérite, Université libre de Bruxelles

*Je n'avais jamais imaginé, de son vivant, être appelé un jour à prononcer l'oraison funèbre d'Henri Janne. Cet honneur, heureusement, ne m'a pas été dévolu. J'ai préféré rédiger en son honneur ce que les musiciens appellent un « tombeau », c'est-à-dire une suite de mouvements censés traduire l'art d'un maître disparu<sup>1</sup>.*

Je pourrais dire, cher Maître, combien vous nous manquez à tous, combien vous me manquez. Il nous manque un point d'attache. Vous écoutiez, vous commentiez, vous montriez quelques pistes. On sortait enrichi de votre parole. Vous étiez le Sage. Ce monde en manquait déjà. Il en manquera désormais encore plus cruellement.

Dans votre *Système social*, vous écrivez, entre autres belles et utiles choses :

Le social doit apparaître au chercheur comme absolument inconnu, de tous cas comme totalement inexpliqué. Il y faut une manière de candeur intellectuelle. Le sociologue doit jeter sur la vie sociale le regard détaché, naïf mais curieux, que le conte oriental prête au prince de Sérendip et qui confère à celui-ci le don de voir ce que le commun ne voit pas, le privilège de la sagesse<sup>2</sup>.

N'avez-vous pas ainsi dressé votre portrait ? N'étiez-vous pas un avatar du prince de Sérendip, venu parmi nous pour nous faire bénéficier de sa sagesse ? Ne disposiez-vous pas de cette vertu rare, la « sérendipité », cette capacité de lire sous les choses, de deviner les hiéroglyphes tracés à l'encre sympathique ? Je n'oublierai jamais votre air ravi, mi-chat guettant une souris, mi-Socrate se préparant à dire un gros mot, que vous aviez lorsque vous traquiez quelque beau paradoxe, quelque incongruité du social dont vous vous prépariez à faire un apologue. Vous disiez souvent à vos interlocuteurs, en ayant l'air de vous moquer de vous-même, que « vous aviez une petite théorie sur ce sujet ». Nous en plaisantions entre nous, mais nous étions toujours aux aguets des « petites théories », dont nous nous efforcions de tirer le maximum d'enseignements.

Le prince de Sérendip était extralucide. Vous vous contentiez, en apparence, de la lucidité des hommes de grand savoir. J'aimais votre façon tranquille – mais jamais bonhomme ! – de décrire les grands enjeux de ce monde. Mais aussi les petits enjeux de nos petits mondes universitaires. Vous pouviez alors être féroce,

sans en avoir l'air. Je cacherai le nom du collègue que vous aviez surnommé « le lumpenprolétariat de la sociologie ». Je tairai ceux des hommes installés que vous traitiez de petits esprits ou de cuistres. J'ai eu le rare bonheur de vous voir en colère. Il s'agissait d'une de ces saines indignations qui honorent un homme. Vous aviez alors taxé votre cible de « fasciste ». Vous disiez « fassiste », ce qui m'amusait fort. Je voyais dans cette coquetterie de prononciation un nouvel indice de votre côté Cour, de cette exquise civilité que vous mettiez dans tous vos rapports avec autrui.

S'en souvient-elle, cette étudiante passant chez vous un oral, à qui vous avez demandé, au plus chaud de la vague de chaleur de l'été soixante-seize, la permission de tomber la veste ? Geste inusité d'un professeur unanimement respecté et honoré, dans lequel n'entrait aucune démagogie. Goffman n'était pas votre auteur de chevet, et pourtant vous l'illustriez mieux que quiconque.

Vous étiez l'adversaire du savoir en miettes. Formé dans la philologie classique, féru de culture gréco-latine, vous portiez une tradition humaniste qui faisait de vous l'un des derniers représentants, hélas, des Grands Érudits. Certes, vous aviez aussi vos ignorances : vous les reconnaissiez sans peine, car vous saviez que l'érudition n'est pas l'encyclopédisme. Je vous en ai voulu parfois, de ne pas assez goûter la musique. Vous vous rachetiez en étant très friand de théâtre et de cinéma. Car votre culture n'excluait pas la modernité. Je vous soupçonne d'avoir tiré des délectations non moroses de la lecture de polars. Je sais que vous écriviez des nouvelles qui n'avaient rien de sociologique. Combien de facettes de vous-mêmes, au fond, avez-vous réussi à nous cacher, comme vous aviez si bien caché, pendant la guerre, que vous renseigniez systématiquement les Français Libres de Londres (ce qui vous valu de devenir sous-lieutenant honoraire de l'armée française et de vous voir décerner la Légion d'Honneur à titre militaire : le pacifiste que vous étiez en tirait paradoxalement beaucoup de fierté, mais de fierté très discrète) ?

Vous avez appris à des générations d'apprentis sociologues, pendant une trentaine d'années, qu'« il n'y a de sociologie que par référence au total ». Il s'agit là de bien davantage que d'un aphorisme ou même que d'une règle méthodologique. Toute une éthique du savoir se trouve dans cette proposition à l'allure du théorème. Vous y déclarez la guerre à l'impressionnisme sociologique, cette maladie journalistique qui remplace les problèmes scientifiques par de vagues « phénomènes de société ». Pour vous, l'horizon de la réflexion n'était jamais assez large. On retombe de cette manière sur le don du Prince de Sérendip. En bon héritier des Lumières, vous croyiez en l'unicité de l'Homme, et vous n'étiez guère friand de découpages dictés par les pratiques universitaires et les stratégies de carrière. Comme au temps des Philosophes, vous teniez pour la double émancipation : émancipation de la tyrannie politique par l'instauration de la démocratie, émancipation de l'ignorance par le développement de l'instruction. C'est bien logiquement que vous fûtes ministre dans un pays démocratique – que vous chérissiez en dépit de vos goûts internationalistes – et ministre de l'Éducation (à l'époque, elle était encore nationale). Vous fûtes un grand ministre, d'une espèce qui

semble avoir disparu, surtout dans ces matières de l'école où vous excelliez. Mais vous aviez peu la fibre partisane. Le parti que vous honoriez de votre affiliation ne trouvera pas utile de prolonger votre mission, une fois les législatives revenues. Le prince de Sérendip devait avoir prévu ce coup-là : jamais je ne vous ai entendu l'évoquer de manière amère ou vindicative. Vous aimiez la politique, mais vous connaissiez bien les hommes. Si elle est l'art du possible, elle l'est du possible que composent les hommes, avec les moyens de leurs bords. Mais pendant très longtemps encore, on vous vit dans les grandes organisations internationales, à l'OCDE, au Conseil de l'Europe, à l'UNESCO, aux Communautés européennes, et j'en passe. Vous m'y prîtes quelquefois comme assistant et comme compagnon. Chaque fois, je fus ravi de voir dans quelle estime vous y étiez tenu. Ravi et honoré à travers vous, comme lorsque vous reçûtes les insignes de docteur *honoris causa* à la Sorbonne et que c'est à vous que revint l'honneur de prononcer le discours de remerciement. Dirai-je que j'ai osé alors prétendre recevoir une parcelle infime de votre épitoge, tant j'étais fier de vous voir ainsi célébré ?

Ces missions que vous meniez à si bon terme, ces présidences acceptées avec le sourire (et où, homme d'apaisement, vous faisiez merveille), ces rapports rédigés avec soin et sagesse, vous ont peut-être empêché de nous donner quelques solides ouvrages supplémentaires. Votre *Système social* est évidemment un des livres que l'on range sous la rubrique des « Sommes ». Mais s'il ne s'agit pas de dénigrer le genre des manuels auquel il appartient – loin de moi cette idée : les manuels sont indispensables, et quelques textes illustres qui ont façonné la civilisation européenne, de Thomas d'Aquin à Saussure, en étaient assurément –, ne peut-on regretter de ne pas vous devoir, dans la lignée de l'*Anti-Alciade* et du *Temps du changement*, un autre texte sur l'état de notre société ? Il reste, évidemment, vos nombreux articles, vos notes de cours, vos rapports officiels et autres. Les rassembler serait bien plus qu'une œuvre pieuse ou que la confection d'un testament. Ce serait une contribution importante, loin des modes et du battage médiatique (dont vous aviez horreur), à la compréhension des grands défis de notre temps.

Le prince de Sérendip, possédant le privilège de la sagesse, en possédait aussi les divers attributs. À commencer par la tolérance. Vous haïssez le pharmacien Homais et ses émules. Il s'en est trouvé pour vous en faire le reproche. En termes plus populaires, vous n'aviez pas pour goût de manger du curé. Vous étiez, dans l'« autre camp », respecté et admiré comme vous l'auriez toujours dû être dans le vôtre. Rien ne vous hérissait davantage que le dogmatisme, l'enfermement dans les certitudes. Je me souviens avoir, dans une revue gauchisante, égratigné quelque peu votre *Temps du changement*. D'aucuns, bien intentionnés comme il se doit, ont voulu utiliser cette critique pour vous éloigner de moi. Il n'en a rien été. Vous auriez tout simplement rappelé que la tâche du disciple est de critiquer le maître et que c'est ainsi que la pensée progresse. Vous m'élisiez, peu de temps

après, au nombre de vos assistants. L'indépendance d'esprit était votre fort, avec ses conséquences paradoxales : l'indulgence, mais aussi l'intransigeance, le sens du dialogue mais aussi la fermeté des opinions. On ne fréquente pas sans en être marqué pour toujours un tel exemple.

Vous ne craigniez pas la mort. Nous étions nombreux à la craindre pour vous. Nul n'envisage heureusement de devenir orphelin. J'aurais préféré la fin des chênes qu'on abat, au lieu de votre agonie de malade ordinaire. Mais il est vrai que jusqu'au bout vous avez continué à lire et à commenter des livres savants. Je retrouve souvent, au détour d'un traité, essai ou grimoire, votre grande écriture de professeur : commentaires, points d'exclamation et d'interrogation, références, composent un contrepoint qui invite à doubler la lecture d'un itinéraire de réflexions. Pour moi, vous aurez été, dans le sens le plus noble du terme, le dernier clerc.

Maintenant que le prince de Sérendip nous a quittés, il reste de lui une voix, un accent, un sourire, un hochement de la tête, un plissement d'yeux gourmand et malin qui indiquait que vous aviez pour totem un chat matois. Car vous étiez un homme à chats, ayant emprunté à cet animal cette fausse placidité des félins que le temps ne bouscule pas et qui préfèrent, aux clairières où s'affairent les chasseurs, les sous-bois où, comme chez Kipling, on s'en va tout seul. Je vous imagine réincarné en Raminagrobis, ou encore en Murr, le chat angora philosophe d'E.T.A. Hoffman.

Je me demande parfois, quand mon chat vient s'installer bien tranquillement sur mes papiers et me regarde silencieusement, de ses yeux immobiles et perçants, alors que je m'affaire sur quelque texte, si ce n'est pas le prince de Sérendip qui s'en est revenu m'apporter ses conseils, m'indiquer comment l'on peut voir plus loin et plus profond que le commun des mortels, et surtout me rappeler que les privilèges de la sagesse s'accompagnent de devoirs lourds et encombrants dont il avait su lui-même, s'accommoder avec tant et tant de grâce !

## NOTES

1. Ce texte a paru dans les *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCII de 1992, qui en ont aimablement autorisé la reproduction.

2. Henri Janne, *Le Système social*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1968, p. 51.